

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 14

Artikel: Douce pénitence
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206778>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Douce pénitence. — Un jeune provincial, qui allait prendre femme et qui avait en mains son billet de confession, eut l'idée de retourner vers le prêtre et de lui dire par forme de plaisanterie :
— Vous avez oublié de me donner une pénitence...

— Ne m'avez-vous pas dit que vous alliez vous marier ? répartit le prêtre.

DAI NOVALÈS DAO POLE

On nous adresse les lignes suivantes en patois fribourgeois.

Velão-lès-Cucaviès, le 15 dè maò 1910.

Is Aèmi dou *Conteu*,

Oun allemand, que vuitivet raulão di lithès dè tsòu avau ouna coùtha desait ein riseint: *Voilà, chaque tête chaque pignon* (pour opinion). Ne sé paò se vos serait dè mon *pignon* : mè seimbliet que ill'est un rid'affère tyè d'ithre incupilli d'ouna balla-mère, ma que nè l'y a onco tyè demi-màu ce, avui cein, ye ristet po quotiès kurtze d'esprit dè maniganthe dèzo le bounet po sè désinreimblão.

Vos-i bein chur liè dun le limèro 38 dou *Conteu* dè sti-an possão, kemein chi manifest de Coque, dè pè Velão Bouzon, ill'a fi à coteau dè voli savei cein que l'y a ou coutset dou mondo, yò que li diont le Pôle tot esprè po sè dèpètachè dè sa bella-mère, ein la lèsseint tota bata sála (toute seule) per lé damont afsètaoÿe chu sa lyoudzetta.

Èh bein, mè faut vo dre huè que la poura li, que l'y s'innoùyet à muri. ill'a écrit sta lettra à son bio-fe. La vos aré invouya plie vuto, ma n'est arveaoye tyè ce derrereimèint pè la màu que l'y a on fiè trot du le Pôle tantyè ce; ill'est puchintameint lyein cein, prou chûr on bi kaor d'hàra delé dè Turboa-ein-Biscôme; ne le sé pào, ma le crèrè onco bein chàu.

*

Le Pôle sti quatro d'octobre 1909.

A Moncheu Coque à Velão-Bonzon.

Mon vaurein dè Bio-fe,

Cré niolu, va! te n'i djàemè you bein bon, ma t'arè topari djàemè cru asse cagne et prou dè taïna po mè trìnào à sti coutset dou mondo et mè pliantão ce ou mitein d'on pètèrè de nèi, lyein dè tot et pri de rein! Na cein n'est pas dè fère, ill'est ou' action de fotu quotyain, dè chnapan. Vi-tho, ce n'iret la crainte de Dyù et la poeire dou diabolio, l'invouyèrài totès mès malèdiction et l'eind'arè tot dzoa prà por allao 'na puchinta voërba ein infè; et serì pao zou inque tant malameint damòdzo dè tè betão ou tsaud po cein que te m'ão léchia ou frèid : ma tyè ! pusque faut perdenão...! Quand bein nos-ein zou cotiès tire-bota, tè faut adi mouzoà que t'ão mariào ma fille, la balla Fifi, que l'aomat tant et que te trouvet tant galèza. Et pu l'est gaillao pou dè sè marmèdji, dè sè tsercotão per dèvant le mondo et les Esquimaux; chutot por di grand persenòdzo kemein no, car, faut tot dre (quant m'imo n'est pao sezeint dè sè gabão) se Cristof Colom ill' a trovào l'Amèric, ill'est adi no dè que nos-ein inveintào le Pôle. et nos-ein zou prou man dè l'acerotchi, chi bougro! Ma no le tignein pusque chu assètaoÿe dèchu. N'est-the rein cein? Nom dè la baga!

Ora, ill'espèro que te vindri astou mè rapatriào. Ein atteindeint tè faut m'invoyi paè la pòusta, ou plie vuto.

On pào dè pyein les-mio ill' ant di pèrtès kemein le poing ou talon et lesertès sont ti fro. — Ouna sérinette po mè désinnoyè — dou chocolao et dis hàdring po mè rênovallão, quotiès prè-dè-terra avui on bocon dè chèrè o dè tsigre (ce n'eind-a adi) po mè retrovadè le cà, et pu mon cotillon dè laine et un cornet dè tisanna pè la mau que ill' ai attrappao on lordo coup dè freid

quand, dè benèze et dè dzauio nos-ein fait le perri-dreit (tête en bas, jambes en l'air) chu la lièce ein arveint, le saò prà...

Ora, espèro que ma lettra tè trovèret dainche ein atteindeint que le vignè mè rapertchi.

Tantyè ou plèji dè tè reveire, l'imbrausso ou tot fàe.

Ta balla-mère;

Marianna di sètseron.

P.S. — Tè dèri lès novi quand serì rèpri.

LOLET A FR.

La patrie reconnaissante

A la suite d'une initiative, partie entre autres du sein du comité de l'Association de la Presse vaudoise, une assemblée d'amis et d'admirateurs de Edouard Rod, réunie à Nyon, le 5 mars, a décidé d'élever un monument à la mémoire de l'illustre écrivain, à Nyon, sa ville natale, et de recueillir des souscriptions dans ce but.

Le *Conteur vaudois* se fera un plaisir de transmettre au comité d'initiative les dons qu'on voudra bien lui adresser.

EN QUÊTE D'UN MARI

Un écrivain français dont le pseudonyme « Schoking » cache, dit-on, le nom d'une femme du monde, a tracé un jour ce portrait d'une jeune fille comme il y en a plus qu'on ne pense.

*

« Vingt-cinq ans; belle comme une statue antique; sottè et vaniteuse, mais douèe de la persévérance qui mène à tout. Se soigne, s'admire, s'adore! Passe des heures entières devant son miroir confidant de ses pensées et de ses espérances. Considère avec amour sa beauté dans tous ses détails; compte ses charmes comme l'avare compte ses trésors; confiante en sa force, voit sans inquiétude les années s'accumuler; ses traits réguliers peuvent défier la marche du temps, et si, dans sa première jeunesse, elle n'a pas accroché un mari, dans la seconde elle aura meilleure chance! A foi dans son étoile; l'essence intellectuelle ne fatiguera jamais la partie matérielle; ignorante; n'a aucun talent, ne s'occupe absolument que de sa toilette et ne sait pas parler d'autre chose, sa superbe figure exprime l'iaintelligence; adore les petits gâteaux, mais n'en mangerait, si cela devait lui gâter le teint; prend de temps à autre une purgation pour conserver sa fraîcheur. Elevée dans la médiocrité, elle désire de l'argent; de petite noblesse, elle veut un titre, et en dehors de ces deux choses tout lui est indifférent, mais elle parviendra à se les procurer, car l'Evangile a dit: « Cherchez et vous trouverez; frappez et il vous sera ouvert; » a adapté ce précepte aux choses de la terre, et depuis dix ans, cherche et frappe de tous les côtés; a ébauché quantité de petits romans: billets échangés, pieds poussés; mains serrées; baisers derrière une porte, tout cela n'étant que de la menue monnaie, ne diminue que très peu son capital d'innocence.

« D'ailleurs, jamais le cœur n'a entraîné la tête, et ces intrigues superficielles ont toujours été nouées avec des partenaires sérieux. Quand une affaire est manquée, elle dirige immédiatement ses batteries d'un autre côté, et sur le nombre des mises en jeu, il faudra bien qu'il y ait, à la fin, un numéro gagnant.

» Est habillée comme une gravure de mode; retaille ses jupes et refait ses manches tous les quinze jours; aime passionnément les bijoux, les jais, les broderies!

» Sa chambre est garnie d'étagères; époussète elle-même très proprement ses bibelots; de chaque côté de la cheminée sont accrochés les bouquets de cotillon, trophées chers à sa mémoire! Au fond du coffret qui renferme ses bagues,

sous le coton, il y a plusieurs mèches de cheveux... Elle brûlera cela quand elle se mariera!

Des garçons, s. v. p.

Un fidèle ami du *Conteur* lui adresse les lignes que voici:

« Réflexion d'une vieille paysanne du Gros-de-Vaud à la lecture du dernier numéro de la *Feuille des Avis officiels*:

— *S'in'est pas praò fé dè bouèbou l'ai ya onna treintanna d'ans qu'on vai ora tant dè demandès d'ovrai dèchu la Folhie!?*

(Il ne s'en est pas assez fait de garçons, il y a une trentaine d'années, qu'on voit actuellement tant de demandes d'ouvriers sur la *Feuille*).

O Temps Tic!

LE VAINQUEUR DU MONT-BLANC

II

Je traversai le grand plateau et je parvins jusqu'au glacier de la Brinva, d'où j'aperçus Courmayeur et la vallée d'Aoste, en Piémont. Le brouillard était sur le sommet du Mont-Blanc; je ne tentai pas d'y monter, moins dans la crainte de me perdre, que dans la certitude que les autres, ne pouvant m'y voir, ne voudraient pas croire que j'y étais parvenu. Je profitai du peu de jour qui me restait pour chercher un abri; mais, au bout d'une heure, comme je n'avais rien trouvé et que je me rappelai l'autre nuit, vous savez, je résolus de revenir chez moi. Je me mis donc en marche; mais, arrivé au grand plateau, comme je ne savais pas encore me garantir la vue avec un voile vert, ainsi que je l'ai fait depuis, la neige me fatigua tellement les yeux, que je ne distinguais plus rien; j'avais des éblouissements qui me faisaient voir de grandes taches de sang. Je m'assis pour me remettre; je fermai les yeux et je laissai tomber ma tête entre mes mains. Au bout d'une demi-heure, ma vue s'était remise, mais la nuit était venue; il n'y avait pas de temps à perdre. Je me levai, et allez!

» Je n'avais pas fait deux cents pas, que je sentis, avec mon bâton, que la glace manquait sous mes pieds; j'étais au bord de la grande crevasse, où ils sont morts à trois et d'où l'on a tiré Marie Coutet.

» — Ah! je lui dis: Je te connais. Au fait, nous l'avions traversée le matin sur un pont de glace recouvert de neige. Je le cherchai; mais la nuit allait toujours s'épaississant, ma vue se fatiguait de plus en plus, et je ne pus le retrouver: le mal de tête dont j'ai déjà parlé m'avait repris; je ne me sentais aucun désir de boire ni de manger; de violents maux de cœur me labouraient l'estomac. Cependant il fallait se décider à demeurer jusqu'au jour près de la crevasse. Je posai mon sac sur la neige, je tirai mon mouchoir en rideau sur mon visage, et je me préparai de mon mieux à passer une nuit pareille à l'autre. Cependant, comme j'étais deux mille pieds plus haut à peu près, le froid était bien plus vif; une petite neige fine et aiguë me glaçait; je sentais une pesanteur et une envie de dormir irrésistibles, des pensées tristes comme la mort me venaient dans l'esprit, et je savais très bien que ces pensées tristes et cette envie de dormir étaient un mauvais signe, et que, si j'avais le malheur de fermer les yeux, je pourrais bien ne plus les ouvrir. De l'endroit où j'étais, j'apercevais, à dix mille pieds au-dessous de moi, les lumières de Chamouny, où mes camarades étaient bien chaudement, bien tranquilles près de leur feu, ou dans leur lit. Je me disais:

» — Peut-être n'y en a-t-il pas un parmi eux qui pense à moi, ou, s'il y en a un qui pense à Balmat, il dit, en tisonnant ses braises ou en tirant sa couverture sur ses oreilles: « A l'heure qu'il est, cet imbécile de Jacques s'amuse probablement à battre la semelle. Bon courage, Balmat! »

» Ce n'était pas ce qui me manquait, le courage, mais la force! L'homme n'est pas de fer, et je sentais bien que je n'étais pas à mon aise, enfin. Dans les courts intervalles de silence qui interrompaient, de minute en minute, la chute des avalanches et le craquement des glaciers, j'entendais aboyer un chien à Courmayeur, quoiqu'il y eût à peu près une lieue et demie de ce village à l'endroit où j'étais; cela me distrairait. C'était le seul bruit de la terre qui arrivât jusqu'à moi. Vers minuit, le maudit chien se tut et je retombai dans ce diable de silence